JOHN GRAND-CARTERET

Les Caricatures

SUR

L'Alliance Franco-Russe

AVEC 88 REPRODUCTIONS

de Caricatures françaises et étrangères



Croquis de Draner.
Univers illustré, 21 octobre 1893.)

PARIS
ANCIENNE MAISON QUANTIN
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
7, rue Saint-Benoît, 7
MAY & MOTTEROZ, DIRECTEURS

Printed in France

Les Caricatures

SUR

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

JOHN GRAND-CARTERET

L'ACTUALITÉ EN IMAGES

Les Caricatures

SUR

L'Alliance Franco-Russe

88 REPRODUCTIONS

DE CARICATURES FRANÇAISES, RUSSES, ALLEMANDES, AUSTRO-HONGROISES, ITALIENNES, SUISSES, ESPAGNOLES, ANGLAISES, AMÉRICAINES

Frontispice par TREWEY

1893.



Avé l'âne!

(Caricature du *Kladderadatsch*), de Berlin.

PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

MAY & MOTTEROZ, DIRECTEURS

7, rue Saint-Benoît, 7



LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE TRANSFORMÉE EN TSAR

Par le jeu des mains et par l'ombre portée.

COMPOSITION ORIGINALE DE F. TREWEY.

* C'est le même accessoire en carton qui constitue, par un simple renversement, le bonnet phrygien et la casquette de l'Empereur.

A mon Ami

GEORGES-ÉDOUARD FLEURY

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

Ce Recueil est dédié.

J. G.-C.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/lescaricaturessu00gran_0



Grand triomphe des premiers sujets de la danse franco-russe.

Fêtes grandioses, brillantissimes, enthousiastes, frénétiques, auxquelles n'a point manqué le gendarme venu exprès pour ne pas perdre les danseurs de vue.

(*Pasquino,* de Turin, 15 octobre 1893.)

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE ET LA CARICATURE

I

D'aucuns, peu habitués aux fantaisies du crayon, vont, sans doute, nous demander pourquoi ce recueil?

Il convient donc, avant tout, de s'expliquer.

Quand un événement se produit en Europe, quand un fait attire sur lui l'attention publique, quand, de toutes parts, les regards se tournent vers un centre unique, l'habitude veut qu'on recherche et qu'on analyse l'impression générale, qu'on aille demander aux uns et aux autres ce qu'ils pensent de cet événement. D'où, dans les journaux quotidiens, ces extraits, ces traductions, ces citations à dose plus ou moins condensée, qui sont censés repré-

senter, caractériser l'opinion des gouvernements étrangers.

Autrefois, aux époques où la diplomatie jouissait encore de tout son prestige, on disait : « Les chancelleries ont parlé par leurs organes »; aujourd'hui, la grande diffusion de la presse ayant éparpillé les influences, on se contente, plus modestement, de rechercher l'avis des uns et des autres.

Et les quotidiens, à certains jours, se remplissent d'extraits provenant des sources et des nations les plus différentes, les uns bienveillants, les autres franchement hostiles; et le public lit, interprète, commente tout cela, rassuré par les paroles trompeuses, par les déclarations intéressées de gazetiers officiels habitués à toutes les palinodies, ou inquiété par un mot à double entente, par quelque menace perfide, par quelque expression malsonnante. Une traduction maladroite peut mettre tout un peuple en émoi.

Or, par un singulier mépris, ou, mieux, par une singulière ignorance du graphique, on n'a jamais voulu pénétrer dans l'intimité de la satire illustrée, on n'a jamais voulu rechercher et reproduire ce que les crayons traçaient ainsi en compositions à coup sûr nullement hiéroglyphiques, suivant les signes conventionnels d'une langue partout identique.

La presse littéraire, je veux dire celle qui se sert des lettres alphabétiques, reproduira à satiété les arguments du *Times* ou de la *Neue Freie Presse*, — toujours le même article, — elle passera les yeux fermés devant les satires crayonnées, si caractéristiques, si personnelles pourtant, du *Punch* ou du *Kladderadatsch*. Du reste, comment lui en vouloir de cette ignorance, alors que la presse graphique elle-même n'a pas encore compris l'intérêt qui s'attacherait à la publication d'une revue par l'image des événements de toute nature? Seul, un illustré de New-York,

le *Frank Leslie's New Paper*, a eu ainsi l'idée d'une sorte de panorama à l'aide de reproductions, de citations graphiques, empruntées aux organes des différents pays.

Eh bien, chaque fois qu'hommes ou choses se sont imposés à l'attention publique d'une façon particulière, chaque fois qu'une figure ou qu'un fait ont prédominé au point de tout absorber, je suis intervenu, j'ai fait appel à l'image, et tous ceux qui savent voir, tous ceux qui ont le sens de la réalité pittoresque ont approuvé mon initiative. Hier encore, dans *le Journal*, François Coppée ne proclamait-il pas bien haut l'intérêt historique, l'importance documentaire des vieilles estampes faisant revivre scènes glorieuses ou événements douloureux du passé? Là où le journal disparaît, enfoui sous la marée montante du papier, l'image, elle, subsiste; et puis, aurait-on sous la main journal et même livre, il faut chercher, parcourir colonnes et pages, travail formidable que ne nécessite point la gravure, visible à l'œil nu.

Bienveillantes ou hostiles, humoristiques ou satiriques, les images nous ont ainsi montré Bismarck parvenu à une popularité qu'on n'aurait jamais pu soupçonner autrement, popularité qu'accentuent encore, aujourd'hui, les caricatures acerbes dirigées par les mêmes crayons (1) contre son successeur, M. de Caprivi; là où l'on avait cru voir un Crispi idolâtré par les siens, elles nous ont révélé un ministre ridiculisé par tous les crayons italiens. Qui donc avait jamais songé à tout un cycle de caricatures antiwagnériennes en Allemagne, en Bavière même, et jusque dans ces *Fliegende*

(1) Il convient cependant d'observer que Wilhelm Scholz, qui, quarante ans durant, fit le succès du *Kladderadatsch,* ne produisait presque plus rien depuis un certain temps et est mort cette année même.

Blætter, qui, pourtant, s'étaient fait un devoir de ne jamais céder à aucune attaque personnelle?

Autant de choses inconnues, enseignées par l'image; autant de faits dont la portée exacte se trouve donnée par une série de vignettes.

N'est-ce point, définitivement, le triomphe de ce graphique méprisé des classiques qui n'en comprennent point la portée; de ce graphique qui, plus libre, plus indépendant, ne connaît point l'enrégimentation de la presse quotidienne et ne recule pas devant une impression individuelle, alors même qu'il devrait être accusé de jeter ainsi une note discordante au milieu des enthousiasmes chauffés à blanc par les publicistes et par tous ceux, — foule innombrable aujourd'hui, — dont le métier consiste à vivre des fêtes, des publics accumulés et des rues pavoisées?

II

Bienveillantes ou hostiles, ce sont ici les images célébrant sur tous les tons l'alliance franco-russe; celles-ci françaises, celles-là étrangères; les unes à l'enthousiasme bien naturel du premier moment, à la joie que l'heureux événement a versée dans tous les cœurs, les autres, mettant en action tous les sentiments particuliers aux nations qui, toujours plus ou moins jalouses de la France, de la fertilité de son sol, de la stabilité de son crédit, ne s'attendaient point à pareille conclusion et ne considéraient pas sans une certaine satisfaction l'isolement actuel de celle qui, au XVIIIe siècle, donnait le ton au monde entier.

Les images françaises porteront à penser. D'abord, malgré leur enthousiasme, elles sont nettement pacifiques, elles traduisent on ne peut mieux, à ce point de vue, je ne dirai pas les ambitions personnelles de certains politiciens, mais l'état d'âme particulier au pays. En ce mouvement tout spontané, il ne faudrait aller chercher aucune idée belliqueuse : les marmitons, héritiers des blouses blanches de 1870, qui jusqu'à trois fois ont pu crier « à Berlin » ! ne représentent pas plus l'esprit public français que les tristes personnages pris renversant ou insultant les drapeaux franco-russes ne représentent le peuple italien, je veux bien le croire. Quoi qu'il puisse advenir, l'impression première aura été purement pacifique; la griserie du moment une fois passée, ce qui restera, c'est la satisfaction d'une alliance assez puissante, assez intime en même temps, pour tenir en respect ceux qui pourraient avoir quelque pensée belliqueuse.

La paix par la force, voilà l'idée. La Dualice tenant tête à la Triplice, voilà la conclusion.

En ces images, on chercherait vainement quelque attaque contre l'Allemagne. N'a-t-on pas été jusqu'à saisir un de ces cartonnages articulés, aujourd'hui si populaires, que le génie inventif de nos camelots fait apparaître à chaque occasion, et qui représentait, lui, un Russe et un Français tapant dru sur l'Allemand enfoui dans un tonneau? Ce que le gouvernement demandait par esprit de sagesse, le peuple l'a en quelque sorte exécuté par pure intuition.

Il est vrai qu'à l'égard de l'Italien la réserve des crayons a été moins grande, mais c'est là, depuis longtemps, une habitude prise et nullement le résultat, comme d'aucuns pourraient le croire, de la situation actuelle. Dans la Tri-

plice, l'Italie joue un peu le rôle du petit chien qui aboie, et les difficultés financières au milieu desquelles elles se débat font que, instinctivement, l'on se sent porté à lui offrir l'aumone : *Tiens! voilà deux sous et fiche-nous la paix!* Depuis dix ans, toutes les caricatures françaises ont traduit en images plus ou moins spirituelles ce sujet, par lui-même quelque peu banal. Et les étrangers, les gens de la Triplice, eux aussi, ne se sont point fait faute, — je l'ai démontré ailleurs (1), — de représenter leur bonne amie jouant de l'orgue, le chapeau tendu, ou allant mendier le long des routes poussiéreuses. Donc c'est là, en quelque sorte, une habitude prise, un fait publiquement reconnu, une façon générale d'incarner l'Italie comme, jadis, on se plaisait à figurer Albion aux longues dents sous les traits de Mercure.

C'est en vain que, en France et en Italie, des esprits distingués comme Félix Narjoux et de Gubernatis se sont élevés contre ces dessins qui froissaient les susceptibilités de notre sœur latine; rien n'a fait, et les circonstances actuelles ne sont point de nature à apaiser ces attaques graphiques. Les crayons français, pour peu que l'actualité les y porte, ne laisseront pas facilement en repos l'Italie, devenue pour eux ce que fut l'Angleterre sous le second Empire, et particulièrement du vivant de Cham.

Qu'il y ait, au point de vue général, des caricatures contre la Triplice, qui donc pourrait s'en étonner? Que l'on s'amuse à montrer l'effarement de ceux qui croyaient tenir indéfiniment en main les destinées du monde, n'est-ce point

(1) Voir mon volume : *Crispi, Bismarck et la Triple Alliance en caricatures*, Paris, Delagrave, 1890.

de la simple logique? n'était-ce pas tout naturellement indiqué ?

A l'alliance dont l'Allemagne est l'âme, et qui pesait si lourdement dans un des plateaux de la balance un contre-poids a été trouvé. Qui donc devait s'en réjouir, si ce n'est la France?

Qui donc devait célébrer ce résultat depuis longtemps espéré, si ce ne sont les crayons français ?

Hélas ! combien réduite, combien clairsemée, notre pauvre caricature ! Gilbert-Martin a momentanément abandonné ce *Don Quichotte*, où depuis tant d'années sa verve satirique ne s'exerçait pas seulement contre des moulins à vent. Et si *le Charivari, le Grelot, le Pilori, la Silhouette, le Triboulet* sont toujours là, si quelques rares journaux de province comme le *Charivari Oranais et Algérien* ont donné leur note dans le concert, d'autres ont subi des pertes assez considérables pour que l'absence de certains noms constitue, en ces jours, un véritable vide. Que n'eût point trouvé la verve de Blass, cet artiste au talent si souple qui, dix ans durant, put caricaturer les mêmes acteurs de la comédie politique sans s'user et sans fatiguer le public ! Il nous reste, il est vrai, le crayon de Pille, avec son sens si profond de la décoration, avec sa connaissance complète des mœurs et des types du Nord ; mais, en somme, ce dessinateur humoriste n'est point un caricaturiste de profession. Il excelle dans le genre, mais ne suit pas les événements le crayon à la main.

A côté de la caricature politique, voyant les choses au point de vue français et général, il y a la chronique illnstrée et la satire des mœurs, toutes deux essentiellement parisiennes, essentiellement humoristiques, s'occupant à leur

point de vue de tout ce que l'actualité met en relief. Tel Cham, autrefois, pour Wagner, pour les fêtes de l'Exposition de 1867, pour le schah de Perse; tels, aujourd'hui, Draner, Henriot et autres pour le passage des marins russes à Paris. D'où cette série de bons mots illustrés qu'on a pu lire dans *le Charivari*, dans l'*Illustration*, dans *le Monde illustré*, dans l'*Univers illustré*, et qui constitueront quelque jour l'histoire anecdotique des fêtes franco-russes.



Marin russe et ses cadeaux.
Photographie prise cinq minutes après son arrivée à Toulon.
(Croquis de Pif.)
(*Charivari*, 8 octobre 1893.)

Sans s'y arrêter autrement, au moins convient-il de les enregistrer au passage.

Ici, c'est l'ours Martin qui pavoise, voulant, lui aussi, être de la fête; là, c'est un gamin qui plante un drapeau-guidon dans le corsage plantureux d'une tour Eiffel ambulante, en lui disant : « Tous les édifices doivent être pavoisés, ma grosse mère, en l'honneur des Russes qui nous quittent. » Ailleurs, ce sont les officiers russes constatant avec regret, dans une visite aux magasins du Louvre, l'absence de chaussettes de leur pays, ou bien la Compagnie des omnibus décidant d'atteler en troïka ses voitures à trois chevaux. Tout cela ni meilleur ni pire que tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour : de l'esprit comme


Comme supplément d'illuminations, chaque Parisien sortant avec sa lanterne moscovite.
(Croquis de Pif.)
(*Charivari*, 8 octobre 1893.)

il en court les rues. En un mot, la menue monnaie des fêtes récentes; ce que tout événement, grand ou petit, laisse toujours après lui, et ce qui ne saurait être omis quand on s'occupe d'iconographie.

Et puis, dans cet esprit, la France compte un maître, Willette, qui a su élever la fantaisie, l'actualité au jour le jour à une hauteur peu commune, Willette, qui ne se contente pas seulement de faire rire, qui fait en même temps penser; un charmeur doublé d'un philosophe, un de ces esprits à la fois délicats et profonds comme le XVIIIe siècle se plaisait à les engendrer; un Watteau dont la grâce, sans rien perdre de son charme, aurait pris je ne sais quoi de sérieux à la fréquentation des encyclopédistes. Et Willette, en quelques dessins, a fait, pour ainsi dire, toute la psychologie de l'emballement féminin dans les fêtes publiques, de cet emballement très particulier déjà remarqué en plusieurs circonstances, ne manquant aucune des occasions qui s'offrent à lui; — hier, le schah de Perse, aujourd'hui, les marins russes. Combien gentille sa Mimi Pinson patriote, enguirlandant sa fenêtre; combien actuelle sa République échangeant avec le Président le petit dialogue suivant :



Le parapluie « franco-russe »
pour manifester
par les mauvais temps.
(Croquis de Pif.)
(*Le Charivari*, 22 octobre 1893.)

« — Eh bien, Marianne, voici nos amis, tu vas te faire belle!

« — Mon cher Président, je n'ai jamais été aussi belle; il ne me manque pas un bouton de guêtre! »

Combien observateur, combien fin de siècle, son brave tourlourou versant à boire, devant la cantine franco-russe, et disant à la gentille petite cantinière que l'on sait :

« — Embrasse mon frère d'armes, Marianne, mais pas plus bas ! »

Et, comme conclusion, Willette nous donne sa petite femme perchée au haut d'un réverbère et criant, la rose au corsage, le chapeau à la main : « Vive la Russie ! » Dernier acte d'un enthousiasme qui apparaîtra encore plus significatif si l'on accorde quelque crédit à cette phrase du *Journal du Lys* de 1816 : « Un jour peut-être viendra où nos amis les ennemis, déjà tant choyés par les vraies patriotes parisiennes, seront reçus le sourire sur les lèvres et le cœur sur la main. »

Félicitons le *Journal du Lys*. Il avait pressenti 1893.

III

Voici, en rangs serrés, les caricatures étrangères, venant de tous pays et dues aux crayons les plus différents, la plupart étroitement unies, dans un même esprit d'animosité, je ne dirai pas contre la France particulièrement, mais contre cette alliance franco-russe qui semble quelque peu gêner les projets des gouvernements européens. Les voici toutes, les unes nettement hostiles, anglaises, italiennes, allemandes, autrichiennes ; les autres, dégagées de tous préjugés particuliers par le fait qu'elles proviennent de nations neutres, — incarnées, du reste, en quelques vignettes suisses, — tandis que certains pays au contraire, — tels l'Espagne et la

Hongrie, — ne cachent point leurs sympathies françaises.

Assurément, dans l'ensemble des gravures ici reproduites, empruntées aux pays de la Triplice flanqués de leur alliée occulte, l'Angleterre, il y a des nuances très caractéristiques à observer. Les armes sont différentes suivant que les traits graphiques partent de Berlin, de Vienne, de Milan ou de Londres.

Ce qui amuse surtout Berlin, c'est l'union de la France républicaine et de la Russie autocratique: ces embrassades le mettent en joyeuse humeur; il va jusqu'à évoquer le souvenir du vieux grenadier chanté par Heine; il nous montre Napoléon Ier ressuscitant, et trouvant, ô prodige! la France républicaine et cosaque. Ailleurs, il changera le tsar en sultan accueillant à Paris, dans son harem, avec la curiosité de l'inconnu, les trois incarnations de la France républicaine; à moins que, toujours imbu des grandes épopées germaniques, il ne donne au *Lohengrin* de nouveaux personnages: Elsa de Paris et Lohengrin de Moscou. Avec la Triplice, il suit attentivement les représentations du théâtre de Guignol, dont les frais sont faits par la France et la Russie, mais cela n'est ni bien particulier ni bien méchant. Combien de fois, devant ce même Guignol, Dumanet ne s'est-il pas assis, riant aux tours de passe-passe de nos trois larrons, acteurs sans le vouloir. Certes, *Kladderadatsch*, *Deutsche Wespen*, *Ulk*, *Lustige Blætter* ne sont point fâchés lorsqu'ils peuvent promettre quelque bon tour au coq gaulois, mais ils paraissent encore plus satisfaits quand il s'agit de ridiculiser le Russe, ce « Don Juan qui voudrait bien avoir trois fiancées à la fois, qui se promène avec la Française, qui coquette avec l'Autrichienne et qui est en correspondance avec l'Allemande ».

Dans toutes les caricatures actuelles, il ne faut pas oublier,

en effet, que les crayons ont deux objectifs, Paris et Saint-Pétersbourg ; Paris qui a trop vite reconquis cette situation unique de capitale du monde dont on espérait pouvoir le dépouiller, Saint-Pétersbourg, qui s'est émancipé de l'influence germanique. D'autre part, entre les deux pays que la prodigieuse habileté de M. de Bismarck avait su maintenir dans les termes, si ce n'est d'une amitié étroite, au moins d'une entente officielle, ont surgi depuis peu les difficultés des relations commerciales, et voilà que, pour comble, en présence de l'enthousiasme de Toulon, ce pauvre M. de Caprivi ne peut plus trouver la note juste : la *Marseillaise* et *l'Hymne russe* étouffent sa voix. Plaignons le ministre déjà quelque peu ridiculisé par les siens, obligé de conduire son orchestre au milieu d'un tel charivari.



Gallia. — Encore pas visibles à l'horizon, mes amis ; le vent ne m'apporte rien de ce « parfum d'esprit » (d'eau-de-vie) qui les distingue.

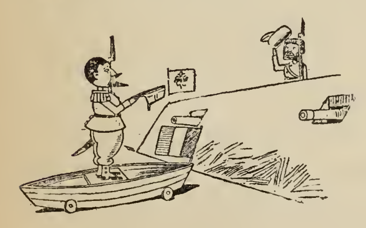
(*Kladderadatsch,* de Berlin, 17 septembre 1893.)

Tout cela comme esprit général, plus ou moins emprunté aux anciennes caricatures françaises de la première invasion ou de la guerre de Crimée.

Et alors, comme il faut bien se venger de ces gêneurs, on voit réapparaître contre les Russes les vieilles histoires grotesques qui font des Cosaques autant de mangeurs de chandelles, autant de buveurs émérites, autant de chapardeurs de profession, tandis que le knout s'étale à leur ceinture.

La première invasion ! les crayons allemands se font un plaisir d'y revenir ; *Kladderadatsch* et *Lustige Blætter*, surtout, établissent entre 1814 et 1893 des comparaisons qui cherchent à être désobligeantes pour les uns et voudraient être instructives pour les autres. Le *Kladderadatsch* représente les Russes dévalisant, pillant l'habitant en 1814, — il devrait pourtant se souvenir que, depuis cette époque, 1870 a quelque peu effacé les exploits de la grande invasion, — et succombant, en 1893, sous le poids des cadeaux à eux bénévolement offerts par la population. Assurément, il lui serait plus agréable de voir les merveilles de l'industrie française prendre le chemin de Berlin. Et pour couronner tout cela, comme aux grands jours, c'est la légende française qui triomphe. Au-dessous de ces vignettes on lit : 1814. *Sauve qui peut!* — 1893. *Avé l'âne!* — L'esprit calembourdier des bords de la Sprée, cher à Schultz et Müller.

Mis en veine de gaieté par ses confrères, le *Ulk* s'est amusé à publier un petit récit illustré sur la manière de s'emparer des Russes, *plan de campagne secret à l'usage*



Les représentants de la flotte franco-russe. — *Ah ! tres agréable,* dit le russe, et il voit la *grande armée* française.



Aussitôt qu'il se montre dans les rues, toutes les femmes lui font la cour.

(*Ulk*, de Berlin, 27 octobre 1893.)

des Allemands, à ne point divulguer devant les oreilles des espions. Au bout de quelque temps, le champagne français a si bien endormi les cerveaux que le Russe, complètement

grisé, va se livrer pieds et poings liés au Prussien. Ce n'est pas plus difficile que cela ! Et, dame! ce dernier n'est point mécontent de la caille rôtie qui lui tombe ainsi dans la bouche.

Voici, d'autre part, toujours à titre de document, quelques extraits d'un article du *Kladderadatsch* déjà signalé par la presse quotidienne :

On n'est pas toujours sûr, dit le rédacteur du *Kladderadatsch*, de trouver le matin le Russe qu'on a, la veille, rapporté et mis dans son lit, ce qui est, du reste, moins commode qu'on ne pense. Car vous ne pouvez lui ôter ses bottes qu'avec d'extrêmes difficultés: en cas de besoin, on peut le laisser dormir avec.

Il n'est pas prudent de laisser trop de porcelaines dans la chambre à coucher du Russe. Nous ne conseillons pas de l'orner de figurines ou d'objets d'art fragiles. N'y mettez pas non plus de piano, car il pourrait lui prendre envie d'en jouer au milieu de la nuit.

A sept heures du matin, enquérez-vous de votre Russe pour la première fois. Si vous le trouvez sous le lit, remettez-le dedans. Placez à distance la carafe, le plateau et les autres vases; remettez sur pied la table de nuit, remplacez la chaise cassée, répandez en abondance une poudre insecticide toute fraîche et soumettez ses habits à la désinfection chimique, dans le cas où il les aura retirés.



Cependant ses préférences sont pour la boisson.

(*Ulk*, 27 oct. 1893.)

S'il a gardé ses bottes, on peut les lui cirer aux pieds. C'est aussi le moment de lui faire la barbe et de le peigner, si l'on trouve quelqu'un qui n'ait pas peur de l'opération. Mais il est encore trop tôt pour lui servir de l'eau-de-vie.

A neuf heures, revenez à la charge et essayez de l'éveiller au moyen de mélodies caressantes, comme : *Éveillez-vous, amour de la nature*, etc. Quand il ouvre enfin les yeux, appelez-le des noms les plus doux : « Êtes-vous réveillé, petit père? Avez-vous bien dormi, mon agneau? Mon petit oiseau veut-il boire quelque chose? »

Là-dessus vous lui versez un demi-litre d'eau-de-vie. Généralement, vous aurez toutes les peines du monde à l'habiller. Le plus dur sera de le mettre dans son pantalon, quand par hasard il lui est arrivé de l'ôter.

... Dès qu'il est habillé, on appelle les dames de la maison qui le couvrent de fleurs et de parfums et lui donnent du sucre, tandis qu'il boit son eau-de-vie.

Aussitôt qu'il peut se tenir sur ses jambes sans faire la culbute, deux hommes solides le saisissent sous les bras. On le mène au deuxième déjeuner, du deuxième au troisième, du troisième au quatrième, et ainsi de suite. — « Vive la Russie ! »

Voilà qui veut être spirituel et qui n'a même pas le mérite de la nouveauté; toutefois, cet article est précieux parce qu'il donne une idée exacte de l'état d'esprit qui règne à Berlin et parce qu'il montre combien facilement certaines gens prêtent aux autres leurs propres qualités.

La caractéristique, je l'ai dit, c'est l'emploi du français. Jamais les mots, les phrases de notre langue ne se sont présentés en aussi grand nombre dans la presse satirique d'outre-Rhin qu'aux époques où la lutte contre la France se faisait remarquer par son aigreur, par son esprit d'animosité. Témoin 1870. Eh bien, en lisant le *Kladderadatsch* et ses congénères, on pourrait croire que nous traversons à nouveau une période semblable, car tous les articles relatifs aux fêtes russes sont émaillés de phrases, de bouts de conversation qui se terminent inévitablement par des « Vive Charlemagne ! Vive la France ! Vive la Russie ! Vive la Russo-France ! Vive la Franco-Russie ! Vive la lumière ! Vive l'esprit ! Vive le savon ! » Plus pratiques, les Américains eussent ajouté « du Congo ».

Mais, dans cet ordre d'idées, voici encore mieux avec les *Lustige Blætter*, qui, sous le titre de *Revanche pour Moscou*

(*sic*), *la confraternité franco-russe vue sous un double jour*, nous montrent de quelle façon Moscou avait illuminé en 1812 pour recevoir les Français et de quelle façon Paris a illuminé en 1893 pour recevoir les Russes. Deux pages d'histoire qui prouvent une fois de plus ce que tous les esprits sensés savent depuis longtemps, que la haine n'est pas éternelle et que deux peuples peuvent parfaitement s'unir étroitement à un moment donné, quoique les hasards les aient, autrefois, poussés l'un contre l'autre. Les alliances politiques changent suivant les circonstances; les Allemands doivent le savoir comme nous.

Mais, elles aussi, les *Lustige Blætter* ont trouvé qu'il fallait sortir le français des grands jours, — c'est l'état d'âme actuel qui veut ça, — et voici le délicieux spécimen qu'elles nous donnent de leurs connaissances dans « la langue de Molière et de Victor Hugo », comme elles veulent bien appeler la langue qu'elles écorchent avec un esprit tout particulier. Tel quel, en toute sa saveur, en toute sa pureté orthographique, c'est ici leur petit boniment : comprenne qui pourra.

Journal Français de Französisch Buchholz (1)

National, politique et littéraire.

NOTRE PROGRAMME

Et pourquoi pas? A Berlin ils ont publié un « Journal de Berlin » en langue française et nous avons pensé : ce qui est juste à Berlin peut être bon marché à Französisch Buchholz. Notre endroit porte un nom exclusivement français, donc il est une

(1) Buchholz, type du bourgeois berlinois, est pris ici comme localité.

nécessité qu'il possède un organ (*sic*) écrit dans la langue de Molière et de Victor Hugo. Comment dit déjà le vieux couplet connu par tous les Allemand : « So'n Bischen Französisch macht sich doch wunderschön », c'est-à-dire : « Un tel peu de Français se fait donc admirable beau ! » Et si la Capitale se peut faire le luxe d'une telle Gazette, nous avons cru : double tient mieux ! Et voici le second journal, qui aura survolé bientôt le premier.

Nous sommes en bonnes relations avec plusieurs anciens écoliers du « Französischen Gymnasium » et avec quelques Abonnents des grands Leihbibliothèques à Berlin, qui lisent avec préamour les œuvres de Zola et de Daudet en Original, et tous ceux nous ont promis de nous livrer des articles en bon français. De cette façon notre Journal a belle vu, de devenir sur court ou long, un des plus regardés de la presse internationale.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION.

POLITIQUE

LES RUSSES A TOULON.

Un ancien ami de notre Journal, qui se trouve justement à Toulon, écrit à nous : Ici règne déjà une grande excitation à cause de la visite de la Flotte Russe, et vraiment toutes les poupées doivent danser ! On prépare des grands dîners à la carte et à prix fixe, des oeuvres de feu et une illumination qui dévorera des millions. Mais comme on sait, le Gouvernement Russe a dirigé avant peu de jours une fontaine froide (« kalten wasserstrahl ») vers la France, parce qu'il veut éviter chaque démonstration outrée contre l'Allemagne. « Tout avec mesure ! » et la parole du Zar, et avec ça il est sans doute dans son droit. Il n'est pas bon que les grandes nations de l'Europe se couchent dans les cheveux. Sous ce rapport je vois même dans cette entrevue franco-russe un symptôme de la paix universelle. Car, calculons un peu : s'il est vinaigre avec les Russes avec qui feraient les Français la guerre ? Seuls ? Oui, gâteau, ils tomberaient joliment dedans ! Donc justement cette affaire de Toulon portera les Français à l'opinion, de se tenir tranquilles et de ne

pas briser une querelle de la palissade. En somme : on dînera, on sautera à Toulon, et après l'ivresse ils auront la misère des chats (1). Il est soigné que les arbres de l'alliance franco-russe ne croissent pas dans le ciel.

Après cela il faut tirer l'échelle et renvoyer les satiristes berlinois au premier manuel venu de la conversation française et allemande. Le Grand Frédéric, il est vrai, correspondait en français avec Voltaire; mais lui, au moins, connaissait quelque peu notre langue. Et si l'Académie de Berlin, comme en 1784, mettait à nouveau au concours la question *De l'universalité de la langue française*, il est à présumer que le prix ne serait pas remporté par les *Lustige Blœtter*.

Ceci dit, laissons la satire littéraire et revenons à la satire sous sa forme graphique. Ce que montrent clairement les crayons berlinois, — et l'on sait que la caricature politique allemande s'incarne en eux, Munich ayant renoncé à toute incursion dans ce domaine, — c'est le dépit d'une alliance assez forte pour changer la face des choses, ce sont les craintes du pays, du côté de la France comme du côté de la Russie. La raillerie, la satire tournent à l'aigre. Et plus ils cherchent à amuser leur public, plus ils se donnent des verges pour se fouetter, tant les caricatures qu'ils lancent contre les Russes se pourraient facilement appliquer à ces incidents de 1870 que personne n'a oubliés.

« Que deviendriez-vous, Allemands ! » écrivaient, lors de la discussion sur la loi militaire, les *Grenzboten*, le jour où vous vous trouveriez pris entre deux feux, entre les baïon-

(1) « Avoir mal aux cheveux » se traduit en allemand par « gérémiades de chat » (*Katzenjammern*).

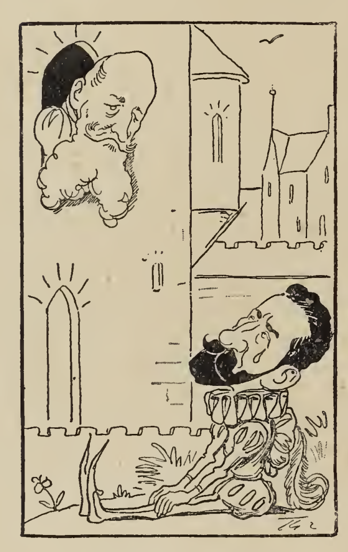
nettes françaises et les baïonnettes russes ? » Cette crainte, ce cri d'alarme, un journal socialiste, illustré assez souvent de compositions très suggestives par leur haute portée philosophique, *Der Wahre Jacob*, s'est chargé de les traduire en langue graphique. *La Dernière Représentation* nous fait voir, en effet, le militarisme allemand montrant aux bourgeois épouvantés les conséquences terribles de leur aveuglement : l'Allemagne obligée de se diviser, de se couper en deux, pour tenir tête à la France et à la Russie. Or la crainte d'il y a trois mois est devenue aujourd'hui réalité.

De Berlin passons à Vienne.

La République enchaînée par l'ours, la liberté étouffée par le despotisme, les caricatures viennoises auront beau, elles aussi, se payer quelques variations sur ce thème connu, — variations amusantes quand elles sont signées par des artistes comme Juch, — on sait que les crayons autrichiens ne sont point systématiquement hostiles à la France. Ce n'est pas à Paris qu'ils en veulent, c'est à Saint-Pétersbourg. D'abord, nombre de journaux humoristiques appartiennent à des Israélites, raison suffisante pour qu'ils soient contre la Russie, comme ils étaient, autrefois, contre Wagner ; ensuite, l'Autriche détient trop de provinces slaves pour qu'elle n'ait pas tout à craindre d'un mouvement panslaviste.

Du reste, dans cet Empire composé d'éléments si divers, Pesth et Prague ne voient point comme Vienne. Ici encore, la caricature est un reflet vivant de ces animosités ou, tout au moins, de ces façons différentes de penser. Là où le *Floh*, le *Figaro*, le *Kikeriki* lancent des pointes contre la Russie, ou parodient, non sans esprit, il faut le reconnaître, les fêtes de Paris, les *Humoristické Listy* se déclarent ouverte-

ment pour la Dualice contre la Triplice. Les vignettes sont caractéristiques : la Triplice roule des yeux furibonds de voir la France et la Russie se tendre la main par derrière elle, et Guillaume, de rage, brise son fouet en apercevant la Russie attablée aux côtés de la France. Allemande à Vienne, anti-allemande en Hongrie, l'image autrichienne est l'argument vivant de la dualité de l'Empire; mais, sous ces deux formes, elle ne manifeste contre la France aucune animosité préconçue. Le *Figaro* aime à rire des uns et des autres ; sous le crayon de ses dessinateurs, il ne faut pas voir autre chose que la recherche d'un grotesque très particulier ayant, souvent, trouvé des types d'une amusante facture, de première force quand il s'agit de ridiculiser le Cosaque (passé pour lui à l'état de croquemitaine) et continuant, on ne sait trop pourquoi, à incarner le Français en un soldat du second Empire.



Le Toggenburg français.

(*La Mohrenheimine*)

Chevalier, c'est un amour de sœur que vous a voué mon cœur, seulement pas amour d'alliance. — N'avez-vous point d'autres peines? C'est froid que je désire apparaître parmi vous et, froid également, m'en aller.— Les cris furieux de revanche, je ne veux pas les comprendre!

(*Der Floh*, de Vienne, 1 octobre 1893.)

En un mot, la caricature autrichienne est restée sur le qui-vive, attendant les événements, se contentant de petites notations graphiques. Elle n'avait, à l'origine, donné à l'actualité franco-russe que la place absolument indispensable :

aujourd'hui, elle fait le silence. Il semble qu'elle veuille se recueillir.

Voici aux deux extrémités, parmi les crayons étrangers, l'Angleterre et l'Italie; l'Angleterre redoutant surtout l'influence de la Russie, opposée à la politique française du jour où cette politique suit une voie contraire à ses intérêts personnels, l'Italie nettement hostile à la France, si ce n'est par principe, au moins par suite de son entrée dans la Triplice.



La dernière idole de la France.
(*Judy*, de Londres, 27 septembre 1893.

L'Angleterre est fidèle à sa politique traditionnelle : elle n'oublie pas la guerre de Crimée, et ses dessinateurs se chargent volontiers de rappeler les souvenirs de Balaclava. Ne connaissant, au fond, ni les haines vivaces, ni les attirances sympathiques, elle se contente de suivre sa marche à travers le monde. En ses charges crayonnées comme en ses moindres actes, c'est l'intérêt qui prédomine, c'est à l'intérêt qu'elle fait appel. Si elle a une vieille dent contre la Russie, c'est que, de tout temps, elle a trouvé sur son chemin l'empire des tsars visant au même but, regardant, lui aussi, vers Constantinople. Parcourez les collections de ses précieux recueils illustrés, qu'il s'agisse du *Punch*, du *Judy*, du *Fun*, du *Mohrenheimine*, du *Figaro*, il y a quarante ans c'étaient, comme aujourd'hui, les mêmes caricatures conçues dans le même esprit général, présentées sous la même forme graphique.

Au point de vue franco-russe, la note, chez elle, est pour ainsi dire à l'idylle politique, au tableau : ici, le mariage de l'Ours et du Coq ; là, la danse de l'Ours et du Coq, à moins que ce ne soit la France essayant de faire peur à John Bull en se parant de la tête de l'Ours. Et dans tout cela rien de haineux, rien de blessant pour l'ennemi; John Bull aime à se montrer fort, sûr de lui-même, comme il affectionne les conseils et les remarques sentencieuses. Si besoin est, il saura faire appel à l'intérêt. N'est-ce point dans une excellente intention, — parce qu'il nous veut du bien, — qu'il montre ostensiblement les conséquences de l'alliance franco-russe : la réconciliation de Bismarck et de Guillaume ? Actuellement, il est le chat s'amusant avec la souris : il ne se montrera tigre ou léopard que si besoin est.



L'enthousiasme pour la Russie.

(*Judy*, 25 octobre 1893.)

En présence de cette sorte de neutralité intéressée, combien différents apparaissent les sentiments exprimés par les caricatures italiennes. Ici point de réserve, point de sous-entendus; une animosité franche, le désir d'être désagréable, d'étaler graphiquement des pensées mauvaises. Dans ces attaques contre la France, il y a d'abord une jalousie de vieille date, puis la haine de celui qui ne possède pas, par sa propre faute, du reste, contre celui qui possède. La jeune sœur latine, qui se débat actuellement contre la banqueroute imminente, en veut à la Gaule de la richesse de son sol, de cette réserve métallique obtenue à force de travail, de prévoyance et d'économie.

Un instant, on avait pu espérer un rapprochement : les

malentendus paraissaient vouloir se dissiper; l'Italie avait renversé Crispi après l'avoir subi, après l'avoir bafoué par tous ses crayons, après avoir lancé contre lui les traits acérés du *Don Chichiote*. Et, en son intime, elle s'était figurée que le renversement de ce ministre suffirait au rétablissement de ses bons rapports avec la France; que, dès lors, tout nuage serait dissipé, que les emprunts italiens trouveraient à Paris un débouché facile; en un mot, le retour de l'âge d'or. Elle n'a pas compris que si la France était toute prête à une réconciliation sincère avec l'Italie italienne, elle ne pouvait cependant pas aider de son crédit l'Italie triplicienne. Et alors, à nouveau, les aigreurs, les attaques désobligeantes se sont produites. Puis sont venues les difficultés du prolétariat international touchant de près à la question sociale, les affaires comme celle d'Aigues-Mortes, et, à partir de ce moment, la crise s'est déclarée aiguë.

Donc, des premiers, les crayons italiens se sont jetés dans la mêlée; des premiers, ils ont ouvertement manifesté leur hostilité. Quinze jours durant, le *Pasquino* et le *Fischietto* ont représenté la République à crête de coq, Nana, montant à sa tour et regardant si la flotte russe n'approchait pas. Un instant, ils eurent une fausse joie: la visite de la flotte allait, pour ainsi dire, se passer en cachette, les fêtes projetées n'auraient pas lieu. Enfoncée, l'alliance! Qu'allaient dire ces bons Parisiens, depuis les marchands de drapeaux jusqu'aux vendeurs d'insignes et de décorations? Pour que *le carnaval projeté*, — c'est ainsi qu'ils ont appelé la visite des Russes, — ne fût pas un four calamiteux, il faudrait avoir recours à des déguisés.

Et cette idée seule les mettait en joie.

Bien vite, il a fallu en rabattre; alors les caricatures sont

devenues plus âpres, plus hostiles : au milieu des nouvelles à la main, graphiques, des petites chroniques illustrées, histoire pittoresque et anecdotique des divers incidents de la semaine, dont les Italiens ont avec la France la spécialité, apparurent de virulentes charges contre la R. F., contre Nana volant toujours à de nouvelles amours et remplissant le monde de ses extravagances. Le *Fischietto*, qui a souvent montré un très réel esprit d'indépendance, au fond peu sympathique à l'Allemand, mais ennemi du Russe, alla jusqu'à faire observer que les deux sœurs latines avaient des passions bizarres, l'une en se livrant au Germain, l'autre au Slave.



Elle regarde et regarde encore ; enfin, la tant désirée flotte russe est en vue. Mais elle en a encore pour un mois avant d'aborder. Ne serait-ce pas le cas de se jeter à la nage pour aller à sa rencontre ?

(*Pasquino*, de Turin, 10 septembre 1893.)

Les premiers jours, on se moquait agréablement du Français qui « n'aurait pas son Russe » ; après, le Russe une fois venu, on le traitait de plat courtisan léchant l'ours des pieds à la tête. Ainsi vont les choses ; ainsi procède presque toujours la satire graphique.

En 1890, les avances étaient caractéristiques à propos, justement, de la rencontre à Toulon de la flotte française et de la flotte italienne : « Sur mer, à Toulon », lisait-on au-dessous d'une composition du *Fischietto*, « la France et l'Italie se sont donné l'accolade fraternelle. Pourquoi l'accord ne pourrait-il pas continuer et durer sur un terrain moins mobile que les ondes agitées au gré des vents ? » Et,

ailleurs, l'on voyait l'Italie dirigée par Crispi ramer vers la R.F. conduite par son président. Bien plus, on poussait la France à entrer dans la Triplice « avec son Cosaque » : on ouvrait ainsi une Quadruple et même une Quintuple : quel mal à cela?

Aujourd'hui, la chanson n'est plus la même. Les compositions du *Fischietto* et du *Pasquino* nous montrent à la Spezia l'Italie et l'Angleterre, deux grandes dames à la taille élancée, étroitement unies, et, au-dessous, l'on peut lire des légendes dans le goût de celle-ci : « Point besoin de faire tant de bruit! Filles de la mer, nous sommes faites pour nous entendre. » Filles de la mer! cela veut dire que l'Italie se considère comme la première puissance maritime après l'Angleterre ; cela veut dire qu'elle jalouse secrètement la France qui « prétend transformer la Méditerranée en un lac français ».



L'espoir de voir à Paris la moitié de la Russie tourne en eau de boudin, et le nombre présumé des hôtes attendus va de jour en jour en diminuant. Pourvu que, pour mettre à exécution le carnaval projeté, on ne soit pas obligé d'avoir recours à des déguisements russes!

(*Pasquino*, 24 septembre 1893.)

Dans les caricatures qui lui sont personnelles comme sujet et comme facture, que signent des artistes comme Téja et Caronte, la politique générale joue toujours un grand rôle : il n'est point rare de voir, au grand complet, l'aéropage des puissances européennes, toutes dames de haut parage à l'exception de Nana, c'est-à-dire de la République au bonnet phrygien ayant crête et queue de gallinacé, quelquefois avec des allures de conquérante, le plus souvent avec des allures de cocotte.

Les affaires actuelles ne devaient point modifier le type classique au delà des monts, loin de là. La « nanification » de la France a même fait du chemin ; c'est « Grille-d'Égout » exécutant son nouveau quadrille russe devant l'Europe assemblée qui la regarde et la surveille, l'Angleterre, pays professionnel du *Kant*, étant chargée d'avoir l'œil sur elle, de remplir le rôle du père La Pudeur dans les bals publics.



A l'arrivée de la flotte russe on espère former une formidable *Duplice* à opposer à la *Triplice* abhorrée. Deux âmes dans une seule chemise !

(*Pasquino*, 10 septembre 1893.)

En dehors de ces sujets trop particuliers auxquels les Italiens ne craignent pas de donner une certaine accentuation pornographique, on retrouve facilement dans les feuilles satiriques de Turin et de Bologne, — les deux centres de la caricature transalpine, — l'écho des sujets qui, quelques jours auparavant, avaient fait les délices de Berlin. C'est ainsi que le *Fischietto* du 28 octobre revient à sa façon sur la retraite de Russie et la retraite de France qui avaient fait l'objet des deux grandes compositions des *Lustige Blætter* dont la reproduction se trouve en cet album.

Quoi qu'il en soit, quelles que puissent être ses affirmations, ses déclarations pacifiques, la France, aux yeux des crayons italiens, reste la grande gêneuse, l'éternel trouble-fête de la paisible Europe. « Si seulement elle pouvait dormir ; le monde aurait au moins quelque calme ! » Et ce cri du cœur arraché au *Fischietto* se trouve encore confirmé par

la vignette du *Pasquino* représentant l'Ours et la R. F. trinquant, la coupe de champagne en main, devant une table chargée de bouteilles vides. « Finie la noce, finie la ballade! » telle est la légende.

Dame! il est certain que la visite de l'escadre russe en France marquera plus profondément dans l'histoire que la visite de l'escadre anglaise en Italie. Quoi qu'il en soit, puisque l'Italie, en ses images, ne cesse de crier : *Vive la paix! la paix! la paix!* elle doit être satisfaite.

Les illustrés russes, *Chut*, *Strekoza*, *Boudilnik* ont gardé tout d'abord un silence qui pouvait être considéré comme un mot d'ordre venu de haut. Au dernier moment, le *Strekoza* a publié, en première page, une caricature qui résume admirablement la situation et qui est composée avec l'esprit que ses dessinateurs ont toujours apporté à ces sortes d'images. Même chose en ce qui concerne les illustrés belges : depuis longtemps, en ce pays où le graphique a eu, pourtant, un passé glorieux, et qui fournit encore tant d'artistes distingués à la France, la caricature se trouve pour ainsi dire réduite à un rôle absolument secondaire, ne s'intéressant plus qu'aux questions et aux personnalités locales. Voici bien un journal, sorte de *Chat Noir* franco-belge, *le Diable au corps*, qui fait une incursion dans le domaine franco-russe, mais sous forme de charge, de rigolade tintamarresque : c'est la fête franco-russo-belge, « vadrouillana » graphique avec le quadrille du moujik en délire. Du reste, dessin d'Amédée Lynen, — excusez du peu! — accompagné de la chanson *Franco-Russiana* :

L'alliance russo-franque
Quell' superbe combinaison,
On s'en paye et l'on s'en flanque
De Paris jusqu'à Toulon;

On illumine, on pavoise,
On réveillonne très tard,
On s'rencontre et l'on se croise
En criant vive le Tzar!

Du boulevardisme, de cet esprit qui a pour capitale Paris et pour succursale Bruxelles. Mais rien de politique en tout cela; rien qui, de près ou de loin, puisse rappeler les charges de l'ancien *Uylenspiegel* à l'époque où Rops tenait en main le crayon satirique.

A cette neutralité belge entièrement effacée, il faut opposer la neutralité suisse, bien différente, et qui, dans le *Nebelspalter* de Zurich, a un organe où les questions européennes tiennent une place considérable. De tout temps le *Nebelspalter* a affiché pour la France une certaine sympathie : il a pu, quelquefois, la caricaturer, jamais il n'a montré contre elle les violences italo-germaines. Son esprit est nettement international dans le genre des grandes compositions du *Papagallo :* il voit les choses sans préjugés, sans chauvinisme particulier et fouaille ceux qui, pour lui, marchent à l'opposé des idées d'émancipation et de liberté. Comme son titre l'indique, il cherche à dissiper, à balayer les nuages.

Enfin, voici la Péninsule ibérique : le Portugal, où Raphaël Bordallo Pinheiro tient avec un réel talent le principal crayon de la caricature nationale, paraît se désintéresser de l'alliance franco-russe : du moins, son journal l'*Antonio Maria* est muet. L'Espagne a malheureusement les yeux ailleurs; les organes politico-satiriques de Madrid, *El Motin*, et *Don Quijote* sont aux affaires du Maroc. Même chose à Barcelone, cette vraie capitale de l'Espagne nouvelle, où les feuilles illustrées poussent comme par enchantement : tout est à *la Questió del Moro*. Rien dans *la Campana de Gracia*,

le plus vieil organe satiriste, où dessinent des artistes comme Apelès Mestrès : la France y apparaît bien, mais sur une gravure qualifiée idylle fin de siècle, se promenant dans les bois aux bras du Saint-Père. Cependant, en cherchant bien, on trouve çà et là quelques vignettes, quelques allusions : tel ce dessin de la *Barretina* où la Russie présente son emprunt à la R. F. costumée en fille de brasserie, telle cette éloquente composition de *El Diablo Verde,* — un nouveau venu, — où l'on aperçoit l'Ours montant la garde tout autour de ce champ gaulois, où la Triplice se préparait à si bien faucher.

Ici, vraiment, le crayon a son éloquence.

Voici notre tour d'Europe terminé. Resterait l'Amérique, mais le nouveau monde est, lui, plus que tout autre, à ses affaires particulières : les questions européennes ne l'intéressent guère que lorsque, d'une façon quelconque, elles touchent à ses intérêts, — ne nous en étonnons pas, car nous agissons de même, — et jusqu'à présent les complications de notre politique ont passé sur lui, sans l'éprouver. Donc, que lui importent Triplice et Dualice ?

Eh bien si ! les journaux à caricatures, en tête desquels se remarquent *Puck* et *Judge,* et les illustrés comme le *Frank Leslie's Newpaper*, — notre *Illustration* avec, en plus, une place importante accordée à la satire des actualités politiques, — ne sont pas tous restés indifférents aux derniers événements. Le *Judge,* dont les grandes compositions sont dues à un artiste d'origine allemande, J. Keppler, a même publié une planche coloriée qui, à elle seule, vaut tout ce que les crayons français ont pu faire paraître, d'autant plus qu'elle résume admirablement la situation et pose la question sur son véritable terrain : le trouble-fête pour lui, ce n'est point, comme ne cesse de l'affirmer l'Italie,

comme voudraient le faire croire tous les dessinateurs de la Triplice, la France, mais bien ce jeune enfant terrible casqué, botté, éperonné, qui représente la caste conquérante par essence. Les nations sont clouées, enchaînées à leur poteau, et c'est le cliquetis incessant des sabres des reîtres qui les empêche de marcher à leur plein épanouissement. Le plus jeune et le plus turbulent : ainsi apparaît, jugé par un Allemand émancipé, l'Empereur de l'Allemagne prussifiée.

On ne saurait trouver meilleure explication à l'alliance franco-russe.

III

A côté des extraits empruntés à la presse quotidienne et chaque jour reproduits par nos journaux, on possède maintenant une impression générale de la caricature européenne sur cette alliance pressentie, dès le siècle précédent, prêchée par des journaux de la Révolution ou du Consulat, et qui va marquer si profondément dans l'histoire contemporaine (1).

Cette image a-t-elle mis en mouvement des figures nouvelles, quels sont les arguments généraux dont elle s'est servie ? peut-être ne sera-t-il point sans intérêt de répondre à la question que beaucoup vont se poser.

Partout, en somme, même dans notre pays, la Russie et la France sont apparues sous les traits de l'Ours et de la classique R. F. Avec cette femme et Me Martinoff, comme l'appelait, jadis, je ne sais plus quel bourgeois prud'homme de Cham, il a fallu trouver les sujets les plus différents ; le reste a été

(1) Voir l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, tome XXVIII, pages 284, 395 et 472.

emprunté à l'arsenal de l'ancienne caricature française. Bras dessus, bras dessous, l'Ours et la R. F. ont fait ainsi le tour du monde : une vignette publiée dans quelque méchant « canard » italien a même transformé Marianne en vulgaire marchande de peaux d'ours ; et un journal autrichien, on le verra, a ressuscité à ce propos un ancien conte de fées. En somme, ces deux personnages, un animal à épaisse fourrure, une femme allant du nu académiquement chaste de Willette aux déshabillés provocants des crayons italiens, ont fourni toutes les scènes du Guignol politique, et ceci étant donné, on ne peut qu'admirer la variété des sujets.



Comment pourriez-vous penser, mon amie, au milieu de toutes ces fêtes, qu'il puisse me rester la volonté de faire la guerre à quelqu'un ?

(*Fischietto*, de Turin, 31 octobre 1893.)

Les arguments invoqués, toujours les mêmes, se réduisent, pour ainsi dire, à deux : le Russe représente le régime du despotisme, le régime du *knout*, le Russe recherche l'alliance de la France pour ses emprunts, pour l'argent dont il a besoin.

La réponse, si l'on voulait, serait facile : la Russie

d'Alexandre III n'est plus la Russie de Nicolas Ier; quant à la question financière, les peuples européens, tous, plus ou moins, dans le même cas, ne seraient point fâchés que les caisses de la France leur soient ouvertes : l'Italie doit se souvenir, avec regret certainement, d'une époque où la France se chargeait de ses emprunts. Et si j'insiste sur ce point, c'est parce que ce sont les arguments dont le crayon des dessinateurs s'est servi, c'est parce que ce sont les véritables sentiments qui se dégagent des images ici reproduites.

Images caractéristiques, d'une valeur documentaire indéniable, pour qui voudra connaître à fond les impressions européennes. Images qui resteront et qui seront, en quelque sorte, la contre-partie des allégories françaises chantant la gloire de la Paix, du Tsar et de la Marine russe.

JOHN GRAND-CARTERET.



Croquis de Draner.

Univers illustré, 21 octobre 1893.)



MARIANNE ET L'OURS DU NORD

Composition de Ad. Willette.

(*Le Livre et l'Image*, fascicule du 10 novembre 1893.)



LA TRIPLE ALLIANCE DEVANT L'ENTENTE FRANCO-RUSSE

Dis donc, Wilhelm! paraît qu'on se la coule douce chez les voisins. Si nous allions retenir nos places pour le prochain banquet?

Caricature de Henri Pille.

(*Le Livre et l'Image,* fascicule du 10 novembre 1893)

I

L'autre jour un' p'tit' femme
Rencontre un Russ' par hasard
Et, lui déclarant sa flamme,
Lui dit : « J' demeur' su' l' boul'vard. »
Il répond : « Je vous adore.
Mais j'ai pas l' temps, car il faut
Que j'aille, et bien vite encore,
Chez le président Carnot. »

II

Bientôt après la p'tit' femme
Revit le Russ' par hasard
Et, lui déclarant sa flamme,
Lui dit : « J' demeur' su' l' boul'vard. »
Il répond : « Je vous adore,
Mais, ça tourn' vit' le soleil,
J'ai pas l' temps, faut qu' j'aille encore
Chez l' président du Conseil. »





III

Bientôt après la p'tit' femme
Revit le Russ' par hasard
Et, lui déclarant sa flamme,
Lui dit : « J' demeur' su' l' boul'vard. »
Il répond : « Je vous adore,
Mais le temps, je ne l'ai pas,
Il faut qu' je me rende encore
Chez l' président du Sénat. »

IV

Bientôt après la p'tit' femme
Revit le Russ' par hasard
Et, lui déclarant sa flamme,
Lui dit : « J' demeur' su' l' boul'vard. »
Il répond : « Je vous adore,
De vous r'fuser ça m' fait mal,
Mais je n'ai pas l' temps encore,
On m'attend dans un grand bal. »

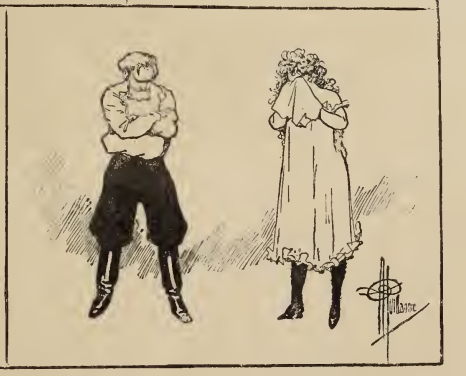
V

Bientôt après la p'tit' femme
Revit le Russ' par hasard
Et, lui déclarant sa flamme,
Lui dit : « J' demeur' su' l' boul'vard. »
Il répond : « Je vous adore,
Mais j'ai pas l' temps, oh la la!
Ce soir je suis pris encore
A la r'présentation d' gala ! »

VI

Souvent, souvent, la p'tit' femme
Revit le Russ' par hasard
Et, lui déclarant sa flamme,
Lui dit : « J' demeur' su' l' boul'vard. »
Un jour il eut une seconde,
Mais, fatigué, pas en train,
I' n' répondit rien. La blonde
En est mort' de chagrin.

TREBLA.



(Dessin de A. Guillaume.)

LE RUSSE ET LA PARISIENNE

(Sur l'air du *Pompier de Gonesse.*)

(*Gil Blas,* 29 octobre 1893.)



L'OURS ET LA SENTINELLE, par Pépin.

Sentinelles, prenez garde à vous !

(*Le Grelot*, 24 septembre 1893.)



MUSIQUE ITALIENNE, par Pépin.

L'Allemand. — Siffle fort, petit.
L'Italien. — Per bacco, je n'ose pas, ils sont deux !

(*Le Grelot,* 15 octobre 1893.)



L'ÉQUILIBRE EUROPÉEN, par Pépin.

Un contrepoids suffisant à la Triple Alliance.

(*Le Grelot*, 8 octobre 1893.)



CARESSES POLITIQUES, par Charvic.

Aoh! signora, vo passé le main sous le cheveu de moa, mais vo oubliez d'appeler moa Arthour.

(*La Silhouette*, 24 septembre 1893.)

* A propos de la visite de l'escadre anglaise à la Spezzia.



A TOULON, par Charvic.

De cet accord, Cronstadt fut le premier jalon;
Mais plus d'un en riait alors dans la coulisse.
« Bah ! ce sera tout, » murmurait la Triplice...
Le czar et ses marins lui répondent: « Toulon. »

(*La Silhouette*, 8 octobre 1893.)



ACCORD DE FIANÇAILLES, par Charvic.

Salut et bienvenue au bravo amiral Avellane qui vient passer l'alliance symbolique au doigt de notre Marianne.

(*La Silhouette*, 15 octobre 1893.)



Caricature de A. Perrier.

(*Le Triboulet*, 19 octobre 1893.)



ENTRE COPAINS, par Vignola.

— Cause pas si fort, vieux frère, les murs ont des oreilles.

(*Le Pilori,* 15 octobre 1893.)

* Formé, en quelque sorte, à l'école de Blass, Vignola a pris au *Pilori* la place de ce regretté caricaturiste.



TOUT A LA JOIE, par Vignola.

Tiens, v'là deux sous, et fiche-nous la paix!

(*Le Pilori*, 22 octobre 1893.)



Lui aussi veut prendre part aux dernières manifestations patriotiques.

Composition de Draner.

Le Charivari, 23 octobre 1893.)



PLUS FAIT DOUCEUR QUE VIOLENCE

La famélique Italie, qui voulait tout avaler, devra se contenter de ramasser les miettes franco-russes.

(*Le Charivari oranais et algérien*, d'Oran, 15 octobre 1893.)

* La Russie verse à Carnot le champagne de l'emprunt.



SEL MARIN

Le Russe. — Bons, les Français!... à Paris emprunt russe bien *couvert!*
Le Français. — Dame! Il fait si froid chez vous!...

(*Le Charivari oranais et algérien*, 22 octobre 1893.)



L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE DEVANT LES ABOYEURS DE LA TRIPLICE

« Quoi qu'aperçoivent les envieux ils commencent toujours par aboyer. Et toi, continue ton chemin. Ils aboieront et finiront par se taire. » — Krylof — *Le chien qui passe.*

(*Strekoza*, de Saint-Pétersbourg, 24 octobre 1893.)



LES PRÉPARATIFS A PARIS

Le Comité des fêtes s'est inquiété, avant tout, de pouvoir se procurer les douceurs répondant le mieux au goût particulier des Russes. L'on se représente déjà en esprit quelle joie les chers hôtes ressentiront à la vue de leurs petites gourmandises de prédilection.

(*Kladderadatsch,* de Berlin, 17 septembre 1893.)



LA FOIRE A TOULON

A Toulon une foire doit être organisée. Il faut s'attendre à ce que, les jours de fête passés la Russie cherche à placer en France un nouvel emprunt.

* Sur la baraque on lit : « Le vaisseau magique du blanc Tsar. »

(*Kladderadatsch,* 17 septembre 1893.)



COMÉDIE DE LA FÊTE FRANCO-RUSSE EN 4 ACTES

1. Réception courtoise avec quelques petites surprises. — 2. Attaque imprévue. — 3. Délivrance. — 4. Tableau final.

(*Kladderadatsch*, 1 octobre 1893.)

* Comme on le voit, la Russie ayant été attaquée par la Triplice, la France vole à son secours et triomphe de l'ennemi.



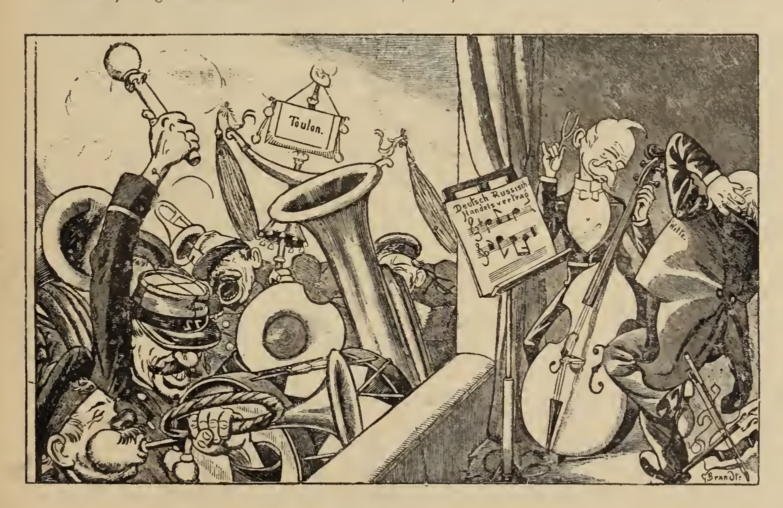
MARINE D'APRÈS BÖCKLIN

(Peintre allemand aux œuvres bitumineuses.)

L'apparition du Russe dans la Méditerranée est saluée par des sentiments différents.

(*Kladderadatsch*, 10 octobre 1893.)

* L'Italie, l'Angleterre et l'Autriche reculent d'horreur ; la France seule crie : « Vive la Russie ! »



HARMONIE

Ce n'est point chose facile de trouver le ton juste pour les négociations du traité de commerce allemand-russe.

(*Kladderadatsch,* 22 octobre 1893.)

* Le personnage qui cherche le diapason est le chancelier de Caprivi.



DEVANT LE GUIGNOL POLITIQUE

Les célèbres clowns *Absinth* et *Wutki* font en sorte que, durant les entr'actes, les spectateurs aient toujours de quoi rire.

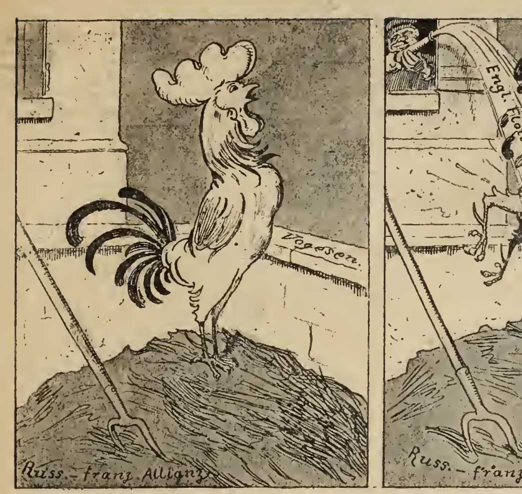
(*Deutsche Wespen*, de Berlin, 16 septembre 1893.)

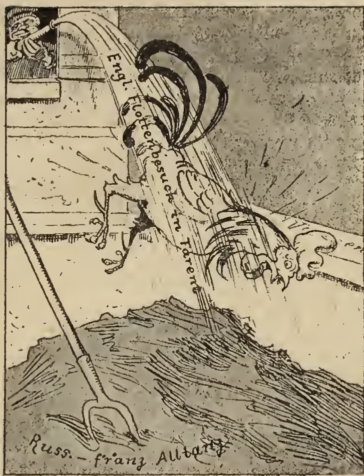


LE GRENADIER DE HEINE

Voici qu'un bruit formidable se fait entendre. — Je sors du tombeau et je reste épouvanté devant le spectacle qui s'offre à mes yeux. Puisqu'il en est ainsi, je préfère disparaître à nouveau et, par trois fois, je lance un cri de malédiction.

(*Deutsche Wespen*, 30 septembre 1893.)





UN JET D'EAU FROIDE

Comment, une fois encore, l'on vient à bout par un excellent moyen du coq brouillon dont les cris perçants troublaient tout le voisinage.

(*Deutsche Wespen,* 30 septembre 1893.)

* Le jet d'eau froide, c'est la visite de l'escadre anglaise à Tarente.



DIFFÉRENTS POINTS DE VUE

La chatte française, cajoleuse. — Eh bien ! comment trouves-tu mes illuminations ? Tout à l'électricité !
L'ours russe. — Admirable, mais le suif m'eût été plus agréable.

(*Ulk*, 27 octobre 1893.)



APRÈS LES FÊTES

Et maintenant, ma petite France, tu peux à nouveau me dire *vous*.

(*Deutsche Wespen*, 28 octobre 1893.)

* Sur le paquet que porte la France on lit : *Emprunt russe*. Le Russe, lui, a les poches pleines des cadeaux de Paris, de Toulon et de Mme Adam.



LE RENDEZ-VOUS

Un petit baiser, mon trésor, pourquoi pas? Oui bien! Mais quant au mariage, impossible!

(*Deutsche Wespen*, 7 octobre 1893.)



LE HAREM RUSSE A PARIS

Il n'a qu'à agiter son mouchoir.

(*Ulk*, de Berlin, 22 septembre 1893.)



FÊTE NATIONALE FRANÇAISE

Épouser ou faire la cour? De toute façon la chandelle se trouvera être le flambeau d'hymen le mieux en circonstance.

(Ulk, 23 septembre 1893.)

* Adaptation du *Lohengrin* à l'actualité. Dans le port de Toulon, Elsa de Paris ouvre ses bras à Lohengrin de Moscou. La foule des thuriféraires s'incline jusqu'à terre. Tout à fait au fond, l'on aperçoit Bismarck qui vient voir ce qui se passe d'insolite.



OPÉRATION

Le ministre russe des finances. — Si elle est d'emblée dans les bonnes dispositions voulues, elle ne se gendarmera point trop contre une petite saignée d'emprunt.

(*Ulk,* 29 septembre 1893.)

* Sur le devant, une peau d'ours et un chat, autre façon pour les Allemands d'incarner la Russie et la France.

L'ENTHOUSIASME MESURE

Les Français ne devront pas, pour recevoir leurs hôtes russes, ouvrir la bouche plus grande et saluer plus haut que ne le permettra l'arrêté spécial.

(*Ulk*, 6 octobre 1893.)



LA COURSE DE L'OURS

C'est ainsi que l'ours franchit les frontières de la républicaine France.



MODÈLE DE STATUE

« La France »
En souvenir de la visite d'octobre.

(*Deutsche Wespen*, 21 octobre 1893.)



LA DERNIÈRE REPRÉSENTATION

(*Der Wahre Jacob,* de Stuttgart, n° 184.)

* M. de Caprivi et le parti militaire allemand effrayant les bourgeois timorés à la vue de ce que deviendrait l'Allemagne prise entre la France et la Russie, si elle n'augmentait pas toujours et sans cesse son armement.



REVANCHE POUR MOSCOU (I)

La confraternité franco-russe vue sous un double jour.

MOSCOU 1812

Ainsi avaient illuminé les Russes pour la réception des Français.

(*Lustige Blætter,* de Berlin, n° 41.)



REVANCHE POUR MOSCOU (II)

La confraternité franco-russe vue sous un double jour.

PARIS 1893

Ainsi ont illuminé les Français pour la réception des Russes.

(*Lustige Blætter*, de Berlin, nº 41.)



LE CANCAN DU KNOUT EN FRANCE

Au-dessous, des vers dont voici le sens :

Autour de cette idole sauvage tournent des bataillons de sauvages... Cent ans auparavant, la fièvre de la liberté poussait ces bataillons autour du bonnet rouge; aujourd'hui, une idole slave les chasse vers le knout; ils se groupent autour du fétiche en cercles ridicules et, frénétiquement, lui lancent leurs cris de joie enragés. Au delà de toute borne le *delirium extremens* secoue ces malheureux malades.

(*Der Floh,* de Vienne, 17 septembre 1893.)

* Copié avec une légère variante par la *Rana* de Bologne (Dupuy et de Mohrenheim sont remplacés par la R. F.) et publié par elle dans son numéro du 4 novembre.



LES RUSSES EN FRANCE

Les dames patriotes du corps de ballet réclament chacune leur Russe. — Scène de nature admirable de naïveté : ils avalent les chandelles et boivent les parfums. — Mesures de précaution pour le retour en bon état des Russes, après leurs nombreuses soirées : les matelas pour les matelots. — Où est mon Russe? — Effet bienfaisant pour combattre la diminution de la population en France. — Le départ des Prussiens après la guerre nous a coûté moins cher que le départ des Russes en temps de paix. — Elle-même la pucelle d'Orléans attrape son Russe.

(*Der Floh*, 24 septembre 1893.)



UN VIEUX CONTE TRANSFORMÉ

... L'époque des contes existe toujours et le vieux conte du prince maudit se présente encore, quoique assurement modernisé et de façon différente. Ne vivons-nous pas, en ce moment même, cette histoire? La riche héritière bourgeoise, *la France*, s'est éprise du prince Charmant, de celui qui apparaît ainsi, tout au moins, à ses yeux aveuglés par l'amour, et malgré les conseils pour l'en dissuader elle ne se laisse pas détourner de sa passion : au contraire, elle aspire après le moment où cette union du cœur se changera en une union officielle, pour la vie, et où, en présence du monde entier, elle pourra presser le chéri dans ses bras. Mais à peine cette union a-t-elle été cimentée par le baiser nuptial que — changement à vue, à l'inverse de l'ancien conte — elle se sent serrée par des pattes horribles et voit devant elle un monstre ignoble. Le prince Charmant s'est changé en ours russe et, trop tard, elle s'aperçoit de la terrible réalité.

(*Der Floh,* 1er octobre 1893.)

LA REVUE QUI AURAIT ÉTÉ LA PLUS AGRÉABLE AUX RUSSES EN FRANCE

Amiral Avellane. — Vous pouvez être assuré, Monsieur le Président, que nous autres Russes, nous savons apprécier la valeur de ces troupes de renfort que nos amis français nous ont déjà données, et nous comptons avec espoir sur leur concours ultérieur.

(*Der Floh,* 16 octobre 1893.)



COMPOSITION POUR LE CYCLE

Le monde des droits de l'homme renversés

(*Figaro,* de Vienne, 30 septembre 1893.)



ENTHOUSIASME FRANÇAIS POUR LA RUSSIE

Le Français. — La vie pour le Czar!
Le Russe. — Trop, trop! L'argent suffit.

(*Figaro,* 14 octobre 1893.)



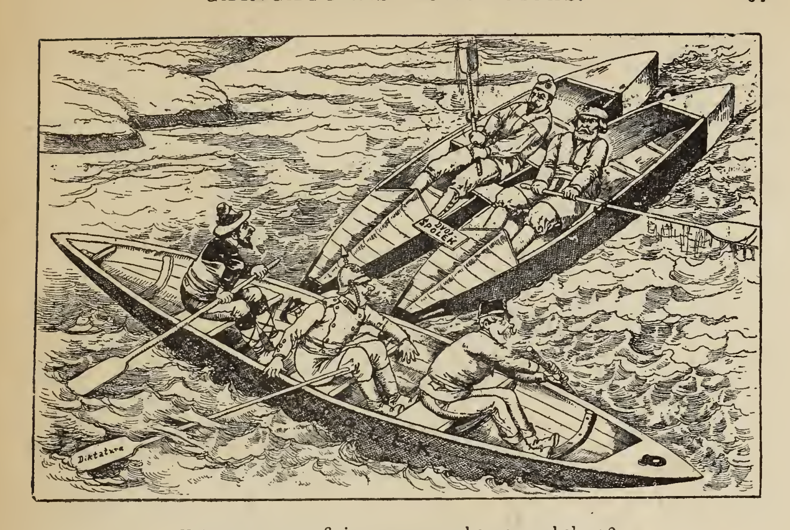
ENFANTS GUETTANT LES NOUVEAUX MARIÉS

Pourvu qu'ils n'attrapent pas quelque chose !

* En Bohême, à la noce, les enfants regardent par le trou de la serrure lorsque les jeunes mariés se retirent dans leur chambre. Pour les faire déguerpir, on leur donne les restes des gâteaux du repas de noce. Inutile de dire que les enfants ici représentés figurent la Triplice.

Du reste, ce n'est point, à cette occasion seulement, que le journal hongrois a mis en scène, sous la forme de bambins, les représentants des puissances tripliciennes. En parcourant sa collection, on voit assez souvent apparaître cette image, cette façon d'incarner l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie. On ne ferait pas mieux en France où il y a quelques années, du reste, Caran d'Ache avait déjà travesti les « Tripliciens » en petits gamins jouant au fier à bras.

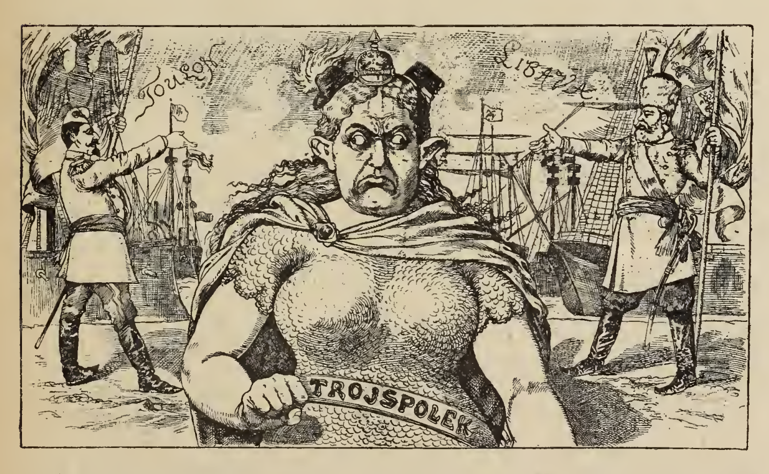
(*Humoristické Listy,* de Prague, 15 septembre 1893.)



Est-ce que ça ne finira pas par un bon carambolage?

* Les canots portent l'un : « Alliance à deux »; l'autre : « Triple alliance. »

(*Humoristické Listy,* 15 septembre 1893.)



Ce n'est pas seulement à Prague, mais ailleurs aussi, que certaines gens ont les yeux et les oreilles partout.

(Allusion aux espions politiques démasqués à Prague.

* Sur la ceinture de la femme, aux trois coiffures allégoriques suffisamment claires, on lit : « Triple alliance ».

(*Humoristické Listy,* 13 octobre 1893.)



UNE FEMME ARRIVE TOUJOURS A FAIRE CE QU'ELLE VEUT

Même cet ours grincheux l'aime parce qu'elle lui donne du miel, tandis que le dompteur précédent ne lui laissait que la cire.

Sur la tunique de Guillaume on lit : « Guerre douanière » et sur le plat au miel : « Garanties de paix ».

(*Humoristické Listy*, 13 octobre 1893.)



TOUT LE MONDE NE LE SUPPORTE PAS

Français. — Bon Dieu, que c'est bon !
Russe. — C'est délicieux.
Allemagne. — Du diable si c'est délicieux : moi j'en ai déjà mal au cœur.

(*Humoristické Listy*, 20 octobre 1893.



LA PLUS RÉCENTE ÉCLIPSE SOLAIRE

Voilà ce que n'avaient point prévu les astronomes en faisant leurs almanachs.

(*Humoristické Listy*, 27 octobre 1893.)



OPÉRATION DES TROIS FRERES SIAMOIS

Plaise à Dieu qu'elle s'opère sans douleur !

(*Humoristické Listy*, 27 octobre 1893.)

* A plusieurs reprises, certains journaux austro-hongrois avaient fait remarquer combien la Triple Alliance pesait à l'empereur François-Joseph, embarqué bien contre ses sentiments personnels dans une politique dont il ne partageait pas entièrement les principes, mais dont il avait accepté les grandes lignes, parce qu'elle lui paraissait devoir sauvegarder les intérêts de son Empire, composé d'éléments germains et d'éléments slaves et enserré entre l'Allemagne et l'Autriche.

La constitution, à peu près certaine aujourd'hui, de l'alliance franco-russe, a donc donné une nouvelle consistance aux bruits qui avaient déjà circulé et suivant lesquels le souverain austro-hongrois serait assez disposé à se retirer de la Triplice actuelle, à se rapprocher de la France et de la Russie et à constituer avec elles deux une nouvelle Triplice.

C'est cette idée que traduisent ici les *Humoristické Listy* en montrant le ciseau franco-russe qui enlève aux trois frères siamois de la politique un de leurs membres. Le journal hongrois a osé ainsi représenter graphiquement ce que les organes quotidiens se contentaient d'exprimer sous une forme dubitative. Encore une fois, le crayon a été plus affirmatif que la plume.



LE BEAU PETIT JEU D'AUJOURD'HUI

Qui cassera le premier la marmite ? — Question à résoudre.

(*Fischietto* de Turin, 30 septembre 1893.)



VIVE LA PAIX... LA PAIX... LA PAIX!

Éternelle chanson des pochards sur les motifs de la *Forza del Destino* (opéra de Verdi). Ils hurlent toujours ainsi d'un parfait accord (le texte italien porte *buon accordo* qui est le titre d'un des morceaux de la *Forza del Destino*), pour finir après à se flanquer des gifles au plus petit oubli de l'un d'eux, dans la façon de prononcer les paroles sacramentelles (vive la paix... la paix !!).

(*Fischietto,* 10 octobre 1893.)

* Dans le fond l'enseigne porte : *Auberge de la paix.*



FINIE LA BALLADE!

(*Pasquino,* 1er octobre 1893.)

LATINITÉ MACARONIQUE

A voir les ardeurs hystériques des deux sœurs pour leurs plus mortels ennemis, il n'y a plus lieu d'être surpris de la décadence des Latins. Il est vrai que, maintenant, il s'agit de Lucrèces et de Cornélies-d'opérette.

(*Fischietto,* 10 octobre 1893.)



NOTES GRAPHIQUES

— Le maire de Toulon, dans sa grande bonté, a trouvé une certaine affinité de race entre Latins et Sarmates. Si cela peut lui faire plaisir, nous n'y voyons, quant à nous, aucun inconvénient.

— Quel agrément pour les orphéonistes de la douce langue d'oc d'être obligés de brailler la *Marseillaise* en langue russe !

— Pendant qu'à Paris les bons bourgeois, par esprit de courtoisie, se procurent des émotions terribles à l'audition des drames russes (allusion à *Iwan le Terrible,* au théâtre Moncey).

Petit dialogue sur les boulevards : — Bonjour, jolie Babettiewska... — Merci), mon cher Totolojeff Gontranovich (*tel que, dans l'original*).

— Le grand Napoléon pourrait voir aujourd'hui sa prophétie doublement réalisée, au moins en ce qui concerne la France, devenue non seulement *rossa* (rouge, c'est-à-dire républicaine), mais encore *russa* (russe, cosaque).

(*Fischietto,* 17 octobre 1893.)

* Plusieurs numéros du *Fischietto* contiennent ainsi des pages entières de « blagues illustrées » sur les affaires franco-russes. Le même journal s'est mis tout récemment (voir son numéro du 6 novembre) à reprendre contre M. Carnot les anciennes plaisanteries de Blass et du *Pilori,* et à représenter le président de la République en une succession de costumes différents, suivant les gens qu'il a à recevoir, suivant ce qu'il doit dire ou faire.



AH! FARCEUR DE CZAR

Tandis qu'il couvre de fleurs la première ballerine de la troupe républicaine française et qu'il charge ses serviteurs de la complimenter sur la scène de l'Europe;

(*Fischietto*, 3 octobre 1893.)

Pendant ce temps, dans une loge du théâtre de Copenhague, son cœur palpite en secret pour la monarchie des Bourbons à laquelle il offre galamment des bonbons.



QUI TROP EMBRASSE MAL ÉTREINT

A force de s'entendre dire, par sa presse, que la Méditerranée est un lac français, la *marine française* invite son amie la *marine russe* à venir s'amuser et pêcher ensemble... Mais voici que derrière elles apparaît l'*Angleterre*... puis l'*Allemagne*... puis l'*Autriche-Hongrie*... l'*Italie* n'a garde de manquer... et l'on dit que, à la suite, viendront encore l'*Espagne* et la *Turquie*... Or comme il est certain que la *marine suisse* sera de la fête, quand elles seront toutes entrées, on se demande quel lac restera à la marine française pour y pêcher.

(*Pasquino*, de Turin, 24 septembre 1893.)



DE PLUS EN PLUS FORT!

(En français, dans l'original.)

Après les fêtes que lui préparent, en France, toutes les classes de la population, les gens de tout rang et de tout sexe, on ne pourra plus, sous aucun prétexte, dire que l'ours moscovite est un ours mal léché.

(*Pasquino*, 1er octobre 1893.)



TOUT A LA RUSSE!

1. — La France emploie le peu de jours qui la séparent encore de l'arrivée de la flotte désirée à confectionner à satiété des drapeaux russes et à écouter, debout et tête nue, les sympathiques notes de l'hymne russe. A Paris, on rebaptisera les rues dont les noms pourraient rappeler des souvenirs désagréables aux oreilles amies.

2. — A temps voulu, d'autres sauteurs, même laïques, en commémoration de la visite des Russes dans les cités de terre et de mer, peupleront le pays de Fédora, de Dimitri, d'Olga et d'Ivan. Les noctambules insisteront pour que les portiers parisiens dorment comme les portiers russes sur le seuil des portes.

3. — Les bons bourgeois, se souvenant des caricatures de Cham, durant la guerre de Crimée, sur le goût prononcé des Cosaques pour la chandelle, se proposent d'*épater* (en français, dans l'original) leurs descendants par les merveilles du progrès, en leur offrant des services de lampes électriques.

(*Pasquino,* 17 septembre 1893.)



TOUT A LA RUSSE! (II)

1. — Blondinette, viens avec moi prendre le thé...

— Pour qui me prenez-vous? Je ne suis pas habituée à pareilles familiarités.

— Ne sommes-nous pas amis de la Russie? Les Russes aiment le thé... et tutoient même le Czar? (Ici un jeu de mots italien sur le tutoiement et le thé.)

2. — Déjà la toque de fourrure à la russe.

— Oh! moi, maintenant, je fais tout à la russe : à propos pourriez-vous m'aider à conclure un petit emprunt de quelques centaines de roubles?

3. *Le mari :* — Toujours des dépenses inutiles! Quel besoin avions-nous d'acheter cette fourrure?

La femme : — Voudrais-tu que nos amis croient que nous sommes de ceux qui ont vendu la peau de l'ours!

4. — As-tu pu enfin parvenir à trouver une *victoria* qui fût au goût de Nini?

— Nini! mais c'est une *troïka* qu'il lui faut maintenant. Elle dit que la *victoria* n'est pas assez russe.

5. M. Carnot se prépare à saluer l'arrivée de la flotte russe. Quelle ère de paix pour le monde!.. et il est certain que si, un jour, après tant de « russifications » on pouvait vraiment dire : la France ronfle (ici un jeu de mots qui disparaît à la traduction, la *Francia russa*, un à-peu-près sur les mots : *russe* et *ronfler*), le monde pourrait enfin dormir tranquille.

(*Pasquino,* 17 septembre 1893.)



UNE SEMAINE D'AMOUR

1. L'Italie s'associe à la douleur ressentie en France par la perte du héros de Magenta, tandis que sa sœur latine, elle, oublierait volontiers la victoire de Malakoff, pour pouvoir représenter d'une façon plus allègre à la fois « funérailles et danses ».

2. On dit que la France et le Russe se sont épris d'amour sur les plages éthérées de la Méditerranée; même chose est arrivée à John Bull et à l'Italie. Donc, que craindre? Pour présider à de tels accords, il ne peut y avoir que ce polisson d'Amour.

(*Pasquino*, 22 octobre 1893.)

* La note amoureuse et l'amour lui-même jouent un grand rôle dans la caricature italienne, ainsi qu'on peut le voir par les quelques vignettes ici reproduites. Pour l'image de l'autre côte des Alpes, la France et l'Italie appartiennent toujours au sexe féminin ; la Russie, l'Angleterre et l'Allemagne toujours au sexe masculin. D'où, sans cesse, les couples que l'on voit apparaître sur ces grandes compositions enluminées. Et cette tendance à la dualité des sexes est telle chez nos voisins que, dans leur politique intérieure — l'exemple fut surtout frappant durant le passage de Crispi aux affaires — ils éprouvent également le besoin de donner à quelques personnages des allures féminines.



UN BAISER A...DORÉE

Le Russe. — Prends un baiser, France a...dorée : tu es tellement gentille, — ces *macaronis* d'Italiens en conviennent eux-mêmes, — qu'on est bien forcé de t'aimer. Et puis à moi, tu me donnes jusqu'à ton or. Que serait-ce si tu étais deux fois plus adorée? Pourtant, je dois te recommander de n'être pas trop jalouse, parce que, derrière toi, je suis occupé à combiner un traité de commerce avec l'Allemagne. Ne sois point surprise, en tout cas, si des cornes commençaient à te pousser avant la signature du contrat nuptial.

(*Rana*, de Bologne, 20 octobre 1893.)

Sur la bourse du Russe, on lit : *or français*.



A TOULON

Allons, houp, ami ! Soyons gais, soyons joyeux ! Embrassons-nous ! Aimons-nous !
Vive la joie et toujours plus haut, car la Triplice a les yeux sur nous.

(*Nebelspalter,* de Zurich, 23 septembre 1893.



L'EUROPE EST EN PAIX

Le Français. — Cher voisin, arrangeons les choses au mieux.
L'Italien. — Empoignons-le, frères ; ne le laissons pas troubler notre amitié !

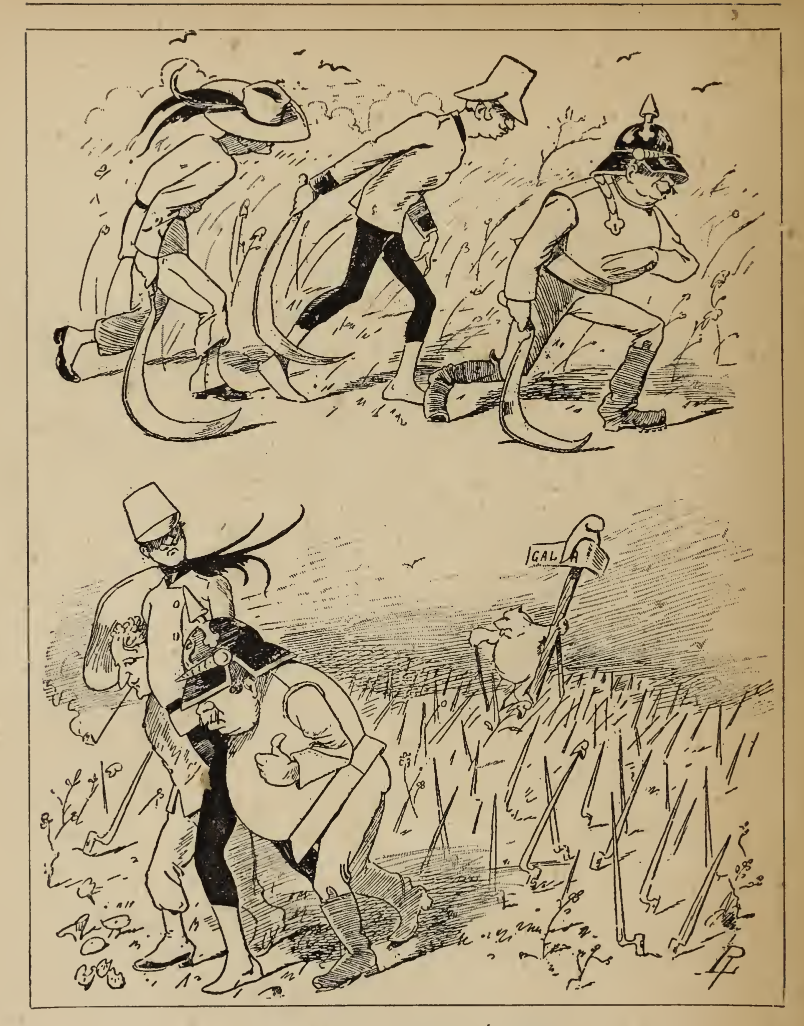
(*Nebelspalter*, 2 octobre 1893.)



LE NOUVEAU SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Gallia. — Jamais homme ne m'a paru plus beau que toi. — Je t'aime à la folie et pour l'éternité.

(*Nebelspalter*, 21 octobre 1893.)



POLITIQUE EUROPÉENNE

LA TRIPLE ALLIANCE

I. — Le champ est prêt et mûr, et nous avons ce qu'il faut pour le faucher.

II. — Sapristi, si c'est l'Ours qui le garde, personne ne s'avisera à venir le faucher! Allons-nous-en.

(*El Diablo verde,* de Barcelone, 20 septembre 1893.)



Au-dessous de cette composition, légende en vers et en patois catalan :

« Nous devons faire tous les deux cause commune en nous liant pour toujours par notre amitié ; mais toi tu payeras, parce que moi je n'ai pas d'argent. »

* Et, effectivement, c'est ce que se prépare à faire la R. F. à laquelle, fort amicalement, l'Ours présente son emprunt.

(*La Barretina*, de Barcelone, 21 septembre 1893.)



LES FÊTES DE TOULON

Le coq gaulois et l'ours russe.

(*Pall Mall Budget* de Londres, 19 octobre 1893.)



L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE ET SES CONSÉQUENCES EN ALLEMAGNE

M. Carnot (à lui-même). — Je crains qu'ils n'apprécient pas beaucoup ma musique et je commence à croire que j'ai joué trop fort.

(*Moonshine,* de Londres, 7 octobre 1893.)



JOLIE SALADE!

(*Moonshine,* 28 octobre 1893.)

L'UNION FAIT LA FARCE

(La légende figure tel que, en français, sur l'original.)

(*Punch*, de Londres, 21 octobre 1893).



L'ENFANT TERRIBLE DE L'EUROPE

(*Puck*, de New-York, 18 octobre 1893.)



Pourquoi les événements actuels seraient-ils des indices de guerre ? Les marins russes ne sont venus en France uniquement que par amour de la musique...

(*Fischietto*, 21 octobre 1893.)

Et les marins anglais ne sont venus à Tarente que pour apprendre en son pays d'origine la *tarentelle* qu'ils veulent substituer à la *gigue*.

TABLE DES GRAVURES

1814.



Sauve qui peut!

Kladderadatsch.)

Paris. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît

Special
91-B
31003

[illegible] CENTER LIBRARY


TU PENSES
J'ŒUVRE
C.MOTTEROZ